

## **L'impersonnel à l'épreuve de la psychanalyse**

Je crois que je n'étonnerai personne en disant que l'impersonnel est une notion sinon étrangère en tout cas assez éloignée des catégories en usage les psychanalystes pour penser leur expérience et dialoguer avec les autres discours. Aussi est-ce nécessairement une gageure que de vouloir faire contribuer la psychanalyse à une réflexion philosophique autour de l'impersonnel. Cependant, il ne s'agit pas d'un défi mais d'une invitation et d'une invitation stimulante.

J'engagerai ma contribution à cette réflexion par l'idée suivante : s'il existe un nom psychanalytique à l'impersonnel, c'est sans doute le Ça freudien et peut-être plus radicalement la pulsion et l'instance autre qu'elle détermine : le Surmoi. Tout ce que Freud a pu élaborer à propos du caractère acéphale de la pulsion, toute la grammaire des pulsions qu'il a si minutieusement décrite dans « Pulsions et destins des pulsions, toute l'homologie qu'il a pu établir entre son instance du Surmoi et l'impératif catégorique de Kant sont là pour l'attester.

C'est donc d'une autre perspective que j'aimerais reprendre la question. Et ce, en partant de l'idée que l'analyse, la pratique psychanalytique pourrait se définir :

- 1) Comme le procès de subjectivation de quelque chose qui se présente d'abord comme relevant de l'impersonnel, comme relevant d'un réel qui afflige le candidat à l'analyse. Et au terme du processus analytique, ce réel, cet impersonnel va apparaître comme ce que le sujet a de plus personnel, comme le « radical de sa singularité » ;
- 2) Comme le procès de destitution du sujet supposé, c'est-à-dire s'avère être une expérience conduisant à faire l'épreuve de l'inconscient comme « savoir sans sujet ».

Vous l'aurez compris, ce à quoi je vous invite, c'est à prendre la mesure de l'opération lacanienne dans le champ freudien. Cette opération comporte un double mouvement. Le premier a consisté, comme tout le monde le sait, à rapporter l'inconscient freudien à ses fondements de langage. Le second, subordonné au premier, mais pas moins important, a consisté à introduire le sujet, la catégorie de sujet – avec toutes les difficultés et paradoxes qu'il draine – au cœur même de

l'édifice freudien. Et ce, pas simplement pour faire « intelligent », pas seulement pour des raisons épistémiques, mais fondamentalement pour des raisons cliniques et éthiques.

Notons que cette opération d'introduction du sujet dans le champ freudien, Lacan la réalise à un moment qui correspond à la montée du paradigme structuraliste, pourtant si scientifique, dans les « sciences de l'homme »

Ce retour ne fut cependant ni celui de l'*hupokeimenon* d'Aristote, ni celui du sujet du *Cogito cartésien* et encore moins celui du sujet sartrien tel que son concept émerge dans « La transcendance de l'Ego ».

Chez les structuralistes, les « vrais », le sujet est la catégorie et l'opérateur théorique qui signe et nomme la mort de l'homme en tant que principe explicatif, la mort du fondement même de l'humanisme théorique donc.<sup>1</sup>

Pourtant Lacan ne fait pas que reconduire dans le champ ouvert par Freud, celui de l'inconscient, cette entreprise philosophique et anthropologique qui, par certains côtés, précède son intervention propre dans le champ théorique et culturel. Certes, il entérine le constat du structuralisme et peut-être même le radicalise. Que l'on songe à son affirmation du 1<sup>er</sup> décembre 1965 : « Il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il nous faut entendre au même ton qu'il n'y a pas de petites économies. Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet. »<sup>2</sup>

Néanmoins, le réveil par Lacan de la catégorie de sujet doit être impérativement re-situé par rapport au mouvement de son « retour à Freud » d'une part et, d'autre part, relativement à ce qui fut son « projet radical » : « celle qui va de : la psychanalyse est-elle une science ? à : qu'est-ce qu'une science qui inclut la psychanalyse ? »<sup>3</sup>

Ainsi, au contraire de Freud qui utilise à peine, et en tout cas très rarement ce terme, mais aussi d'Althusser et de Foucault qui le mettent en œuvre dans leur « théorie de l'idéologie » ou leur « archéologie du pouvoir disciplinaire », il semble

---

<sup>1</sup> J Lacan : « Une chose est sûre : si le sujet est bien là, au nœud de la différence, toute référence humaniste y devient superflue, car c'est à elle qu'il coupe court. », in « La science et la vérité », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 857

<sup>2</sup> Idem, p. 859

<sup>3</sup> J Lacan, Compte rendu du Séminaire 1964 *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 187

que Lacan ait recentré toute la doctrine et la pratique de la psychanalyse autour de la catégorie de sujet.

D'ailleurs, cette catégorie est devenue si centrale et son élaboration si raffinée dans son enseignement qu'on en oublie qu'il n'est que l'agent de la réintroduction d'une catégorie, le sujet, qu'il emprunte aux philosophes pour soustraire la psychanalyse aux objectivations psychologue, sociologue et culturaliste.

La catégorie de sujet fut d'abord et surtout un opérateur théorique fécond qui a permis à Lacan d'imprimer une certaine orientation à la psychanalyse. Mais cette importance et cette fécondité ne doivent pas nous conduire à la surévaluer et à en faire le vecteur essentiel de cette orientation. Ne serait-ce que parce que le terme de sujet est toujours dans une subordination, une dépendance vis-à-vis de catégories plus fondamentales comme le langage, l'inconscient, la science ou les ternaires savoir - vérité - jouissance ou réel - symbolique - imaginaire.

Par ailleurs, si cette catégorie est présente chez Lacan très tôt, il convient de souligner d'emblée qu'il n'a pas la même valeur et le même statut d'un bout à l'autre de son enseignement, et surtout qu'il ne devient l'opérateur théorique décisif que l'on sait qu'à partir de 1953.

Enfin, il est à noter qu'en raison du lien étroit entre la catégorie de sujet et celle d'inconscient, nous assistons sinon à sa révocation, en tout cas à une sorte de dévaluation de sa fonction théorique et clinique consécutive au traitement que Lacan fera subir au concept d'inconscient dans la dernière partie de son enseignement.

C'est jusqu'à ce point que j'aimerais vous conduire afin que nous mesurions à la fois l'importance de la catégorie de sujet dans l'orientation lacanienne de la psychanalyse et le fait que néanmoins elle ne constitue pas le dernier mot de Lacan sur le statut de ce sur quoi la psychanalyse opère.

## I . CLINIQUE

Partons de ce que je tiens pour l'intuition lacanienne originale, celle du sujet divisé, intuition qui précède l'axiome : « *l'inconscient est structuré comme un langage* ». Cette intuition est présente dès la thèse de psychiatrie de Lacan, 1932, «De la psychose paranoïaque... ».

Le diagnostic proposé par Lacan de «paranoïa d'auto-punition» se soutenait au plan théorique de la fonction assignable, dans le cas Aimée, au **Surmoi**. Dans ses «Conclusions hypothétiques», Lacan écrit : «*Paranoïa d'autopunition et paranoïa de revendication forment un groupe spécifique de psychoses, qui sont déterminées non par un mécanisme dit passionnel, mais par un arrêt évolutif de la personnalité au stade génétique du Surmoi.* » (p. 349)

Or qu'est-ce que le Surmoi sinon une instance — de la structure de la personnalité (Freud) —, du sujet (Lacan) — qui œuvre dans un sens contraire aux intérêts vitaux et narcissiques du «sujet». La discordance que son efficace introduit dans la vie et les conduites de la personne qu'elle contraint suffit à elle seule à contrevenir à l'idéologie d'une subjectivité caractérisée par l'unité, la synthèse et l'harmonie.

D'avoir en soi ou plus exactement d'être constitué par des instances, donc des pensées, des désirs, des raisons, des sentiments qui s'opposent et se contrarient suffit à mettre en doute l'unité du psychisme. C'est cette observation simple que Lacan, jeune psychiatre, prendra au sérieux et mettra au travail. Pour cela il prendra appui sur la deuxième topique freudienne, celle-là même que d'autres que lui utiliseront à des fins contraires, la résorption de la découverte par Freud, l'inconscient, dans une psychologie du **Moi** (instance et fonction de synthèse).

Plus de trente ans après, Lacan invoquera cette deuxième topique freudienne comme le fondement de son concept du sujet divisé : «*Celui qui se fie sur Freud à la technique de lecture qu'il m'a fallu imposer quand il s'agit simplement de replacer chacun de ses termes dans leur synchronie, celui-là saura remonter de l'**Ichspaltung** sur quoi la mort abat sa main, aux articles sur le fétichisme (de 1927) et sur la perte de la réalité (de 1924), pour y constater que le remaniement doctrinal dit de la seconde topique n'introduit sous les termes de l'**Ich**, de l'**Uberich**, voire du **Es** nulle certification d'appareils, mais une reprise de l'expérience selon une dialectique qui se définit au mieux comme ce que le structuralisme, depuis, permet d'élaborer logiquement : à savoir le sujet, et le sujet pris dans une division constituante.* » (Écrits, p. 856).

Le lien entre cette formulation de 1965 — **La science et la vérité** — avec l'intuition de 1932 est, je pense tout à fait perceptible. S'il y a une différence entre les deux, et je crois qu'il y en a une, c'est que nous avons d'un côté une intuition basée sur le constat d'une division en acte et de l'autre une thèse très puissante selon laquelle non seulement il y a division repérable cliniquement — et pas que dans la psychopathologie — mais que cette division est pour le sujet constituante. C'est une thèse très forte parce qu'elle bouleverse tous les cadres de pensée antérieurs. Dans la perspective qu'ouvre Lacan le sujet n'est pas divisé en raison

d'un défaut, d'une défaillance ou d'une affection contingente ; divisé, il l'est nécessairement, de ne se constituer que de sa division même. Dès lors, c'est le sujet plein qui devient un mythe.

Il suffit de s'arrêter et d'y réfléchir un tout petit peu pour voir que la thèse de Lacan est imparable. En effet, comment rendre compte du fétichisme, du symptôme, du rêve et des autres formations de l'inconscient, sans poser au principe de leur production et leur logique une division minimale entre reconnaissance et déni, souffrance et satisfaction, pensées latentes et contenu manifeste, pensées refoulées et signifiantes ou actes substitutifs ?

Sans cette division, cette béance, cette inaccessibilité immédiate de sa vérité, nul besoin d'une topique ou d'une topologie du sujet, et surtout nul besoin de psychanalyse dans la mesure où tout le monde serait dans un rapport de pure transparence à soi !

Résumons : ce dont Lacan est parti, et qu'il rencontre sous une forme conceptuelle chez le Freud de la seconde topique, c'est l'idée que l'appareil psychique est divisé en instances et que cette division, loin d'être un défaut ou un vice, est constitutive du psychisme comme tel. Cette division est donc, selon Lacan, originaire et irréductible. Une conception de la psychanalyse ou de la pratique clinique qui s'y rattache et s'oriente à partir d'elle, ne saurait donc viser à dénier ou à annuler cette division, par exemple en prenant parti dans le conflit psychique au point de chercher à promouvoir la suprématie d'une des instances de la structure du sujet, le Moi, et à travers lui la domination de la réalité, c'est-à-dire la domination d'une certaine conception et de certaines normes de la réalité.

Si l'on maintient cette perspective clinique, on peut établir que Lacan lit et interprète la clinique freudienne avec cette catégorie de sujet. Même certains concepts dynamiques ou économiques de Freud gagnent en relief et en pertinence à être rapportés au sujet : conflit, clivage, défense etc...

La lecture des différents temps de l'expérience et le dégagement de sa logique et de son opération par Lacan doivent aussi beaucoup à la mise en œuvre de la catégorie de sujet. Je regrette de ne pouvoir être sur ce point qu'allusif.

Lacan a enrichi la conceptualité psychanalytique d'un certain nombre de notions ayant trait directement à la clinique et qui ont en commun de se soutenir de leur référence à la catégorie de sujet. Je pense très précisément à

a) **la rectification subjective** : c'est le nom que Lacan attribue à la modification de la position du sujet que l'analyste se doit d'obtenir du patient à l'orée de l'analyse, modification qui consiste à renoncer à loger la cause dans l'Autre pour reconnaître sa part dans ce qui lui arrive, ce dont il pâtit et dont il se plaint ;

b) **le sujet supposé savoir** qui est la fonction ternaire qu'il place au fondement du transfert. Il est l'**effet constituant du transfert** que son invention permet de distinguer de la **répétition**. Le sujet supposé savoir est une réélaboration psychanalytique du «*Dieu des philosophes* » en tant qu'il s'oppose au «*Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*», c'est l'Autre qui n'existe pas, qui est seulement supposé par opposition au dieu qui existe, au Dieu de la jouissance, du vouloir, de la vengeance ;

c) **l'hystérisation** qui est une notion à la fois contemporaine et subordonnée à la catégorie de **discours** ; on peut la faire équivaloir à la notion de «sujet du symptôme » en tant qu'état du sujet admis dans l'expérience comme «sujet du refoulement », sujet du je n'en veux rien savoir, sujet de la demande, sujet de la passion du signifiant ;

d) **la destitution subjective**, expression proposée par Lacan pour cerner l'état terminal du sujet dans l'expérience ; elle s'oppose donc à l'état initial du sujet en tant que son hystérisation l'institue comme manque - à - être et dans son aliénation à l'Autre ;

e) à **l'interprétation** enfin qui n'est pas une catégorie spécifiquement lacanienne mais dont Lacan fera autre chose qu'une simple donation de sens à des formations de l'inconscient. En effet, ce que Lacan appelle **interprétation** — au singulier —, l'interprétation fondamentale qui joue de l'équivoque et de la poésie, est un dire qui interprète le sujet lui-même et non un dit, un acte ou un symptôme de ce sujet.

C'est donc de part en part et sous toutes ces facettes que la catégorie de sujet est nécessaire à Lacan pour décrire l'expérience analytique et en déployer la logique. J'espère, même sous cette forme si condensée, vous en avoir fait mesurer l'importance et la pertinence.

## STRUCTURE

Le premier mouvement de cette élaboration concerne la structure, soit pour Lacan, le langage. Toutes les journées prévues pour ce Colloque ne suffiraient pas pour

mettre à plat cette dimension ! En effet, tout l'enseignement de Lacan, de « Fonction et champ de la parole et du langage... » (1953) à *Encore* (1972-1973) est consacré à son exploration

## SCIENCE

Après la clinique et la structure, il me faut indiquer même si c'est de manière plus ramassée, plus économique, ce que Lacan appelle le **sujet de la science**.

Cette expression que Lacan emprunte à Kojève et à Koyré condense à elle toute seule une série de thèses et de problèmes relatifs aux rapports de la psychanalyse et de la science, de la scientificité et de la scientification de la psychanalyse, de ses conditions historiques et épistémiques de possibilité, du statut du sujet sur lequel elle opère.

En fait, Lacan s'appuie dans cette élaboration sur deux auteurs dont il croise les thèses sur la science pour les appliquer ou les ajuster à la psychanalyse : il s'agit d'Alexandre Koyré - et en particulier ses "Entretiens sur Descartes" et ses "Etudes newtoniennes" - et Martin Heidegger, notamment son texte de 1938, "L'époque des "conceptions du monde" " in *Chemins qui ne mènent nulle part*.

Au premier, Koyré, Lacan emprunte l'idée qu'au fondement de la science moderne il y a l'opération cartésienne du *Cogito*. Au second, Heidegger, il emprunte notamment qu'à partir de Descartes l'homme est devenu un "*subjectum*", un sujet.

Le coup de génie de Lacan a été d'en déduire que Descartes, en fondant la science - en lui donnant ses fondements métaphysiques - et en instituant son sujet, conditionne Freud pour autant que ce dernier considère et aborde l'inconscient comme des pensées, des représentations au sujet desquelles le seul problème qui se pose est : sont-elles là ou pas ? En effet, la question freudienne n'est pas : les pensées inconscientes sont-elles vraies ou pas ; elle n'est même pas : ont-elles un sens ou pas ?

Dans l'association libre qui règle l'opération psychanalyse, il est tout à fait hors de question que l'analyste récuse une pensée qui procède de la logique associative sous le prétexte qu'elle ne serait pas vraie. Le fondamental pour Freud, c'est que cette pensée, et pas une autre, soit venue. Et donc en tant que telle, elle est accueillie. Il est tout à fait concevable, admissible et plutôt relativement courant que dans un second temps l'analysant puisse dénier cette pensée qui lui était venue. Il n'en reste

pas moins que d'avoir surgi et d'avoir été énoncée cette pensée va rester sur le mode du dénié, de raturé.

D'où l'on peut logiquement déduire avec Lacan que les représentations contraintes par le procédé freudien restent dans le droit fil de la problématique du "pensée " de Descartes. A partir de là, il y a un double tournant, lié à ce sujet de la science, tournant métaphysique (1) et tournant éthique.

C'est le tournant éthique qui me paraît devoir être accentué ici ne serait-ce qu'en raison de l'éclairage qu'il est susceptible de nous apporter sur les coordonnées éthiques de l'expérience psychanalytique.

## ETHIQUE

Sur ce point aussi il convient de faire le constat que Lacan est tout à fait inspiré et orienté par la méditation heideggerienne. En effet, Heidegger a fait valoir dans "L'époque des "conceptions du monde" " que le *Cogito* est lié à la science en tant qu'il fonde la certitude de soi du sujet comme fondatrice. Mais pas seulement. Secondement, l'institution du sujet de la science issu du *Cogito* ouvre la possibilité des théories de la connaissance. Enfin, troisièmement, il implique au-delà de son joint à la science une réforme éthique.

La question à poser est donc : quel est le tournant éthique inauguré par Descartes et en quoi il intéresse la psychanalyse ?

Pour y répondre, il faudrait d'abord rappeler que ce qui définit la position de Descartes en tant qu'elle mène à bien l'inversion de la pensée grecque, c'est "*l'interprétation de l'homme comme **subjectum***" (p.130), c'est une perspective sur l'homme qui l'envisage et le représente comme sujet. En effet, on peut dire que l'exigence cartésienne d'un fondement reposant en soi de la vérité au sens de la certitude procède de "*l'émancipation par laquelle l'homme se libère de l'obligation normative de la vérité chrétienne révélée et du dogme de l'Eglise, en vue d'une législation reposant sur elle-même et pour elle-même. Par cette libération, l'essence de la liberté, c'est-à-dire être maintenu dans les liens d'une obligation, est posée de façon renouvelée.*

*Cependant, comme avec cette liberté, l'homme qui se libère pose lui-même ce qui a pouvoir d'obligation, cet "obligatif" peut désormais être déterminé différemment. L'obligatif peut être la Raison humaine et sa loi, ou bien l'étant, établi et ordonné sur le mode de l'objectivité à partir*



*d'une telle raison, ou bien ce chaos non encore ordonné qui, restant justement à maîtriser par l'objectivation, exige, en une époque, la domestication.*

*(...) L'émancipation qui s'**affranchit** de la certitude révélée du salut était donc, en elle-même, nécessairement une émancipation **vers** une certitude dans laquelle l'homme s'assure du vrai en tant que du su de son propre savoir. Cela n'était possible qu'en ce que l'homme se libérant se garantissait à lui-même la certitude de ce qui est susceptible d'être. Or, cela à son tour ne pouvait se produire que dans la mesure où l'homme décidait de lui-même et pour lui-même, de ce qu'allait désormais signifier pour lui "être susceptible d'être su", "savoir" et "confirmation du su" (Sicherung), c'est-à-dire "certitude" " (Heidegger, 1938, p.139-140).*

On le voit, le maître-mot de cette opération, la clé de ce tournant, est ce que Heidegger appelle d'un terme très simple et courant : **émancipation**, ce que nous pouvons faire équivaloir à la **séparation** d'avec l'Autre. Cette séparation est principalement ici une émancipation du sujet de la science - dont Descartes est la figure paradigmatique - à l'endroit du dogme de l'Autre, de l'Autre des obligations normatives de la chrétienté en matière de savoir. De cette émancipation, de cette séparation de l'homme (devenu sujet) de l'Autre divin, tout le reste découle : responsabilité, autonomie, choix, acte.

A partir du *Cogito* donc, l'ombilic des certitudes, c'est le sujet "tout seul", c'est-à-dire séparé de l'Autre comme "volonté de jouissance" ou comme désir ; c'est la conséquence du dépouillement, de l'évidement, de la "mise en vacance" de Dieu qui n'est plus avec la nouvelle science le lieu de la cause mais seulement le lieu ou le témoin de la vérité.

Il n'est donc guère étonnant que Lacan affirme et soutienne que le sujet de la science - c'est-à-dire le sujet cartésien - est celui-là même sur qui la psychanalyse opère. On sait aussi que c'est pour ajouter aussitôt que de sa position ce sujet est toujours responsable. Il s'ensuit que dans l'orientation lacanienne en psychanalyse, science et éthique ne s'opposent pas au départ.

C'est l'absorption de la science par son essence technicienne et par le "discours du capitaliste" qui finira par recouvrir la réforme éthique dont la science moderne était porteuse à son origine. Mais qu'elle ne lui laisse aucune place en son sein ne lui enlève pas le mérite de l'avoir fait surgir.

Enfin, n'oublions pas que le fait qu'il n'y ait pas d'éthique de la science - à distinguer d'une déontologie de la recherche ou une morale du savant - n'est que la conséquence structurale de la forclusion fondatrice de la science moderne : le rejet du sujet du désir dont l'existence seule justifie une problématique éthique.

## Au-delà du sujet (du signifiant)

Lacan continuera pendant très longtemps encore à parler de sujet et de sujet du signifiant. Il ira même jusqu'à faire tourner ce qu'il appelle son hypothèse : *"Hypothèses non fingo, croit pouvoir dire Newton, je ne suppose rien. C'est au contraire sur une hypothèse que la fameuse révolution, qui n'est point du tout copernicienne mais newtonienne, a joué - substituant au ça tourne un ça tombe. L'hypothèse newtonienne est d'avoir posé que le ça tourne astral, c'est la même chose que tomber. Mais pour le constater, il a bien fallu que d'abord il la fasse, cette hypothèse.*

*Pour introduire un discours scientifique concernant le savoir, il faut interroger le savoir là où il est. Ce savoir, en tant que c'est dans le gîte de la langue qu'il repose, veut dire l'inconscient. L'inconscient, je n'y entre, pas plus que Newton, sans hypothèse.*

*Mon hypothèse, c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant." (Lacan, 1975, p. 129).*

Mais j'ai suffisamment insisté et souligné que dès 1964, dans "Position de l'inconscient" et *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, une sorte d'instabilité conceptuelle est introduite dans le dispositif théorique de Lacan en raison de la nécessité qui s'est imposée à lui non seulement de prendre en compte *"comment l'organisme vient à se prendre dans la dialectique du sujet"* mais aussi les effets, les incidences, les conséquences de cette prise.

Cette exigence procède de la même logique que celle qui a conduit Lacan à revisiter les concepts fondamentaux de la psychanalyse en les supplémentant de la dimension de réel et de sexuel dont le manque faisait courir à la psychanalyse le risque de l'idéalisme. Ainsi, à l'inconscient structuré comme un langage venait s'ajouter la réalité sexuelle de l'inconscient ; au sujet supposé savoir comme fondement du transfert, la présence de l'analyste ; à la pulsion, naguère réduite au fading du sujet face à la demande de l'Autre, l'objet a comme contingence corporelle, consistance logique et réalité topologique ; alors que la répétition, d'insistance répétitive, de répétition de la chaîne inconsciente (le refoulé) devenait *"rencontre manquée avec le réel"*.

C'est ce mouvement, ici à peine esquissé, d'orientation décidée de la psychanalyse vers le réel - et non la vérité ou le savoir -, qui va progressivement conduire Jacques Lacan

a) à réexaminer et à reformuler les rapports de l'individu et du sujet (équivalence entre sujet du signifiant et individu affecté de l'inconscient) ;

b) à instituer le ternaire R, S, I (revu et corrigé par l'équivalence des trois ronds) comme paradigme de la psychanalyse ;

c) à définir l'inconscient comme un "réel troué par le signifiant" (RSI, Séminaire Livre XXII , séance du 5 avril 1975), ce qui ne se peut concevoir qu'à partir d'une théorie nodale de la structure ;

d) en réintroduisant la notion de **parlêtre** qui, en se substituant à celle d'inconscient, dévalue considérablement la catégorie de sujet.

Peut-on lire autrement ce que Lacan, joycisant, disait sous forme plus qu'énigmatique dans le texte qu'il avait rédigé à l'intention des participants au Ve Symposium international James Joyce (Paris, 16 Juin 1975) ?

*"L'S. K. beau c'est ce que conditionne chez l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a - son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud ( inconscient, qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il le découvre (ce qui se découvre c'est d'un seul coup, encore faut-il après l'invention en faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de l'OM. La parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens. Le sens de l'être étant de présider à l'avoir, ce qui excuse le bafouillage épistémique." (in J. Aubert, 1987, p.32).*

Convenons que sur cette question comme sur d'autres nous ne sommes qu'au début de l'inventaire. Les conséquences et les retentissements, tant doctrinaux que pratiques, de la mise en question d'une catégorie aussi fondamentale et stratégique que celle de sujet restent aujourd'hui insoupçonnés. La valeur véritable et la fonction de cette catégorie ne seront donc désormais assignables que sous bénéfice d'inventaire . Mais d'ores et déjà, nous pouvons dire qu'avec la catégorie de sujet mise au chef de l'expérience analytique, Lacan arrache la psychanalyse au discours de la science et, par là même à une des formes de restauration de l'impersonnel qui peut couvrir certaines modalités de restauration du scientisme, du naturalisme et donc, pour la psychanalyse, de l'irresponsabilité.

---